

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 13

Artikel: Désarmement
Autor: Prosper
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224498>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

RONDEAU DE SAISON

Aussi beaux que des Apollons,
Le jour de leur Réception,
les garçons
Dans leur tout premier pantalon
long,
Tenant leur psautier neuf en main,
Vont à la Confirmation.
Demi-hommes, demi-gamins
faquins,
Les beaux garçons, longs et taquins !
Devant les fidèles assemblés,
Orgueil de toute leur famille,
les filles,
En longs voiles immaculés,
Pour aujourd'hui point ne babillent ;
gentilles,
Vont à la Confirmation.
Alors, que d'exclamations
d'admiration
Les font rougir d'émotion.
Puis, au temple sont arrivés
Filles, garçons ; garçons et filles,
bien « mies ».
Au Bon-Dieu leur cœur ont donné.
Leur beau regard ingénu brille,
scintille.
Maintenant, gais comme des pinsons,
Egrenant au vent leurs chansons
s'en vont
Filles « mies » et beaux garçons !
Cyprien.



FAUT QUE TOT LO MONDO VIVE

Le bin su que l'è veretâbliâ cllia raison.
Faut que tot lo mondo vive... et mè
assebin. Quemet desâi Louis à Matou.
quand l'avâi zu sa crèvena. L'avâi reincontrâ
Pierro Gouguenon que lo vayâi tot moindro,
tot fliappi, avoué dâi botse de crèvafam et
bllanc quemet dâo sèrè. Et Pierro Gouguenon
lâi fâ dinse :

— Mâ, mon pouro Luvi, on tè preindrâi po
onna fantouma. T'a età malado ?

— Oi, i'è età prâo maubin grantenet, i'è zu la
grippa, mâ l'affère l'a bin verî.

— Mâ, quaise-tè, et qu'a-to fé ?

— Su zu à la consurta âo mândzo. M'a accutâ
bin adrâi.

— Ouaih !

— De bî savâ. M'a cotâ cinq franc. Lè lâi é
baillî de bon grâ. Faut bin que vive, lo mândzo,
è-te pas veré ?

— Et aprî ?

— Aprî ? Su z'u vè l'apotiquiéro que m'a pre-
parâ de l'onguicet et pu de la mestion. I'è
payî dhî franc. Faut que vive assebin, l'apot-
iquiéro, âo bin...

— Et du çosse ? T'a prâi lè remîdo ?

— Quaise-tè, Gouguenon ! Sant lé. Lè z'âi pas
prâ. Mè faut vivre assebin, mè, âo quie !

Mâ voliâvo vo parlâ de ion de noûtrè prècaut,
lo Fritz à Clliotson, que l'è lî que minne la cou-
moûna. L'è quemet lè vî, onna boûna bite que
medze pas lè patte. Mâ po payî, pouro z'ami !
Lâi faut reccliamâ dâi z'annâie doureint cein que
dâi et, po fini, vo dit dâi mouf de boune raison
que vo z'eimpliant la tita. Aprî, quand bin vo
z'a rein baillî, vo vo z'ein allâ ein bin lo rema-
cheint. Lâi a dâi dzein dinse, et pu mè rondzâ se
n'è pas la veretâ !

Fritz à Clliotson l'avâi principalameint la bre-
lâre de bâire à crédit dein lè doû cabaret dâo ve-
lâdzo. Faillâi adî marquâ su l'ardoise, marquâ su
l'ardoise que cein bourlâve noûtrè carbatî. Prin-
cipalameint que cllia serpeint de Fritz l'etài on
prècaut, adan vo sède. Appriheindâvant de lo
vére arrevâ.

Ne vaitcè-te pas qu'onna balla demeindze,
mon Fritz arreve vè lo carbatî-mimero-ion
avoué onna troppa de dzein. Sè site vè lo courti
iô lâi avâi dâi trâblîe et sè met à coumandâ dâo
boutsî. Lo carbatî-mimero-ion ein etài tot eim-
bêtâ, po cein que savâi que foudrâi marquâ su
l'ardoise.

De la part de lé de la tserrâie, lo carbatî-
méméro-doû risâi à veintro débôtenâ de peinsâ
que lo Fritz n'etài pas venu vers li.

Cein mourgâve lo carbatî-mimero-ion. Adan,
quand l'ant zu bu lâo premîre botolhie, ie fâ
dinse à Fritz :

— Vo faut bin m'estiûsâ, clliaô monsû ! Su
pas tant atsalandâ stâo teimps. Mè botolhie l'ar-
revant quasâ âo bet. N'è pas quemet Vèvon,
l'autro carbatî, que l'a reçu l'autr'hî dâi tièce de
botolhie à soulâ tot lo Grand Conset. Se vo vo-
liâvi dâo tot bon, vo porrâi pâo-t-ître vo z'agor-
mandâ tsî lî.

— Vâi mâ, fâ Fritz, te sarâi pas dzalâo s'on
lâi allâve ?

— Ouaih ! on sè comprend. Faut que tot lo
mondo vive ! Allâ pi !

Et sti coup, l'è Vèvon que l'a marquâ su l'ar-
doise.

Marc à Louis.

DÉSARMEMENT

COMMENT vous représentez-vous une
frontière ? On est tenté de se l'imagi-
ner par un mur crêté de tessons ou par
des fils de fer barbelés, des tranchées soigneuse-
ment dissimulées sous des épines. Eh bien ! les
Etats-Unis et le Canada projettent d'établir, sur
les 3000 kilomètres de frontière qui séparent ces
deux Etats, une zone fleurie qui sera un merveil-
leux jardin, une promenade splendide, un éden
véritable. Les plus beaux bégonias seront culti-
vés dans cette longue et riant plate-bande, où
nul n'osera plus cherrer. Il y aura, par-ci par-là,
des parcs joyeux, des jardins parfumés. Est-ce
que vous ne trouvez pas cela ravissant ? Est-ce
que cela n'engage pas à la confiance réciproque,
à la bienveillance, à l'amitié ? Oh ! si les fron-
tières pouvaient cesser d'être une barricade par
dessus laquelle on se regarde en chiens de faïence,
en attendant que l'on se jette les uns sur les au-
tres, comme des chiens hargneux qui veulent se
dévorer !

Voyez-vous cela d'ici ?... Un jardin splendide,
idyllique, de belles allées ombragées, où des
équipes d'horticulteurs remplacent les patrouil-
les ; des berceaux où l'on vient en voisins le di-

manche, où jeunes gens et jeunes filles, que nul
danger ne guette, mêlent fraternellement leurs
rires, heureux d'être jeunes et de croire aux pro-
messes de la vie. Des parfums, des fleurs, des
abeilles dont le bruit de lyre dit le charme, la
sécurité, le bonheur qui s'épanouit dans la paix,
que ni la haine ni la méchanceté, ni la basse en-
vie ne troubleront jamais. Un jardin où l'on ne
voit même plus les classiques militaires effeuil-
lant des marguerites avec des bonnes d'enfants !
Voyez-vous que cet exemple soit suivi et qu'un
jour, entre tous les peuples... Ah ! désirons-le
loyalement, franchement. Les bons sentiments
sont contagieux comme les autres. Les jeunes
gens de vingt ans n'ont pas été mis au monde
pour la boucherie. Bénis soient les peuples qui
mettent entre eux une barrière de fleurs, ils don-
nent un bel exemple au monde. Grâce à eux, un
jour viendra où la parole du Maître sera peut-
être observée : « Aimez votre prochain comme
vous-même ». Votre prochain, c'est-à-dire tous
les hommes, sans aucune restriction.

Prosper.

AH ! CES DAMETTES !

Le père Panchard est dans tous ses états
depuis que son fils, ce galopin d'Héri-
bert, courtise la première au syndic !
Pas qu'il aie quelque chose de reprehensible à
arguer contre cette fille, non bien loin de là,
mais c'est une damette ! A quoi, diable, pour-
rait-on l'employer à la ferme ? C'est tout juste
bon à enfiler des perles et à porter les modes, et
pouf l'envoyer porter aux cochons ou donner le
« léchon » aux vaches, bernique ! Que faire en
bas de soie et talons hauts ?

Et le plus fort c'est que ce crapaud de gamin
prétend être son maître, être libre de ses actes !
Ne lui a-t-il pas l'autre jour répondu qu'il n'hé-
siterait pas à aller chercher fortune ailleurs si
on ne le laissait pas libre de choisir sa femme !
Fallait qu'il aie rudement mordu à l'hameçon
pour parler ainsi, lui si obéissant d'habitude.
Elle avait su s'y prendre la mâtine !

Aujourd'hui encore il l'a vue qui attendait
Héribert à la barrière du coin, et celui-ci n'a pas
raté l'occasion de lui décocher une de ces ceilla-
des à vous retourner les sangs ! C'est y Dieu pos-
sible de se laisser « emberlificoter » de pareille
façon !

Le père Panchard ne sait plus à quel saint se
vouer et c'est en maugréant tout bas qu'il va
« gouverner ». Déjà le foin emplit les crèches,
inonde le muffle des vaches. Le temps de rincer
les « seillons » et le voilà fin prêt pour mener les
bêtes à l'abreuvoir, tandis qu'en grinçant de tous
ses essieux un char lourd de betteraves pénètre
dans la cour, semant la panique parmi la vo-
laille. C'est le fils :

— Voilà le dernier voyage, j'ai tout rentré !

— Bon ! Va manger un morceau et puis tu
viendras me donner un coup de main à l'écurie.

— Avez-vous donné à manger aux vaches ?

— Oui. Il n'y a plus qu'à sortir le fumier
et traire.

— Entendu !

Et Héribert, la vareuse jetée sur l'épaule, en
sifflant se mit à dételer Finaude. Puis l'ayant
ramenée à son écurie et soignée, il s'en fut cas-
ser un « croûton ». Un quart d'heure plus tard,